

Née en 1955. Licenciée en Philologie romane de l'Université de Liège. Mariée, deux enfants.

A exercé successivement les activités suivantes : enseignante, secrétaire, animatrice d'ateliers sur le rêve, rédactrice indépendante.



Photo: Ulf Andersen.

Du même auteur :

L'arbre rouge, poèmes, éditions Caractères, Paris, 1991.

Prix Robert Goffin (Belgique).

Prix Brocéliande (France).

La nuit l'après-midi, roman, Spengler, Paris, décembre 1995.

J'ai cent ans, nouvelles, l'Age d'homme, Lausanne, mars 1996.

Le jour du chien, roman, éditions de Minuit, Paris, août 1996.

Prix Rossel 1996.

Dix, recueil collectif, éditions Grasset-les Inrockuptibles, mars 1997.



La mouche

Caroline Lamarche



La mouche

Caroline Lamarche

Une nouvelle primée lors du
concours organisé par le Ministère
de la Communauté française
dans le cadre de la Fureur de lire '94.



Cette nouvelle a été publiée dans le recueil :
J'ai cent ans.
L'âge d'homme
Lausanne 1996.

S

Un jour Boris disparaissait de ma vie, je serais laide et j'aurais une mouche sur les cheveux, se dit Tania.

Elle regardait le portrait d'un air grave. Un de ces tableaux si parfaits que l'on se demande comment on ose ignorer le nom de l'artiste alors que l'on connaît celui de Soutine ou de Renoir. « Bartolomaeus I Bruyne (1493-1553) » lut Tania, et, en dessous : « Margareth van Houltz ». Elle contempla le manteau noir d'où sortaient les mains potelées et baguées, et l'œillet rouge tenu entre le pouce et l'index de la main gauche. Le visage était pâle et bouffi, empreint de majesté sous une coiffe raide et très blanche. « Cette Margareth doit approcher la quarantaine, comme moi », se dit Tania.

Une mouche était posée sur la coiffe. Le peintre avait pris soin de ne pas la faire paraître répugnante ; elle était grosse, certes, mais d'une couleur discrète : ses ailes bleu-tées sur le blanc de l'étoffe ne suscitaient aucun sentiment particulier, l'insecte était là, tout simplement. Tania songea que les maîtres anciens n'avaient pas l'habitude de transporter des carcasses de bœufs dans leur atelier, comme Soutine, pour peindre une chair écorchée sur laquelle aucune mouche, apparemment, ne se posait jamais. Pas plus qu'ils n'avaient besoin de déshabiller une femme, comme Renoir, dont Tania trouvait les nus potelés assez vulgaires. Les maîtres anciens ne pouvaient écorcher que les martyres, dénuder que les déesses et les filles de joie, pour le reste ils s'en tenaient méticuleusement à ce qui dépassait du vêtement, et le grain de la peau ne se différençait en rien de la soie des chemises. Mais ils avaient la liberté de peindre une mouche sur une coiffe avec la même rigueur qu'ils mettaient à préciser le contour d'une oreille ou le friselis des pétales d'un œillet. Ils étaient libres de magnifier leur modèle ou de le ridiculiser : il suffisait d'une mouche pour cela.

En somme il fallait bien peu de chose pour se moquer d'un être sans porter atteinte à la majesté de son visage. Tania avait à peu près l'âge de l'honorable modèle du peintre Bartholomaeus I Bruyne. Elle se dit que ce qui l'empêchait de devenir ridicule maintenant, ce n'était pas son visage encore lisse et sa silhouette encore mince, mais la présence de Boris, et elle seule. Elle en voulait pour preuve une autre œuvre du maître, le portrait de Katharina von Mulheim, exposé dans la même salle. Cette dame était mariée, comme l'attestait le tableau voisin représentant son époux, un bel



homme glabre au teint frais. Katharina ressemblait très fort à Margareth. Même manteau noir, mêmes mains potelées et baguées, même œillet rouge entre le pouce et l'index, et ce visage bouffi et blanc de bourgeoise confinée. Mais pas de mouche. Et, par ailleurs, des yeux de biche.

« Pas grand-chose me sépare de ce que je pourrais être si Boris disparaissait de ma vie », se dit Tania, et elle recula pour jouir du spectacle du mari et de la femme portraiturés à quelque distance l'un de l'autre. « Avant de connaître Boris, je me sentais si gauche. Au fond, j'ai toujours su que je promenais une mouche sur mes cheveux. Mais quand Boris est là, elle disparaît, et tout le monde a l'air de trouver que j'ai des yeux de biche. Oui, si Boris n'était pas là, dans la même salle de musée, si j'étais seule, ou sans mari visible, comme cette pauvre Margareth, sans doute mon âge me ferait-il paraître aussi ridicule que si une mouche se promenait sur mes cheveux à mon insu ».

Quelques semaines auparavant, Tania s'était achetée de la lingerie fine pour la première fois de sa vie. Depuis, elle rêvait d'être déshabillée comme une déesse ou une fille de joie, et que chacun puisse admirer sa beauté. Boris, devant ces achats coûteux, avait objecté que de toutes façons cela ne se verrait pas, et Tania avait répliqué « toi, tu le verras ! » Puis elle avait rangé les dessous de dentelle dans un tiroir d'où ils n'étaient plus sortis. La vendeuse avait pourtant été catégorique : « C'est à votre âge qu'il faut porter ça ! Je sais de quoi je parle, mon homme est parti avec une bonne femme aux dessous plus sexy ! » Depuis, avait-elle expliqué à Tania, elle avait ouvert un magasin de lingerie, et se flattait d'être de très bon conseil.

Peu de temps après cet achat, Tania s'était mise à parcourir, par désœuvrement pensait-elle, la rubrique « cœur » d'un hebdomadaire qui traînait sur la table de la cuisine. L'occupation lui parut amusante et devint, au fil des jours, une habitude. Bientôt elle concentra son attention sur les « Monsieur désire rencontrer dame ». Le demandeur moyen avait entre trente et soixante ans, et désirait une « relation durable », ou encore « partager loisirs, vacances ». Tania vivait avec Boris une relation durable, vacances et loisirs compris. Depuis quelque temps, cependant, Boris disparaissait deux soirs par semaine à son club de sport, parfois trois, en proportion du travail fourni au bureau. Alors, des soirées entières, Tania déchiffrait les appels elliptiques des cœurs solitaires.

Un soir, un paragraphe attira son regard : « Écrivain, pas libre, 50 ans, amoureux de l'amour, cherche complice universitaire et sexy... » « Pas libre, nous avons au moins cela en commun », s'était dit Tania. « Amoureux de l'amour » lui apparut comme la flèche de l'idéal dressée dans la grisaille du quotidien. Avec angoisse elle s'était demandé si, bien qu'universitaire, elle était « sexy ». Ce terme la déroutait. Elle craignait de tomber sur un viveur cynique qui s'apercevrait immédiatement qu'elle venait de s'acheter ses premiers dessous de dentelle. Peut-être y trouverait-il matière à un nouveau récit, mais qu'advient-il lorsque, amoureux de l'amour, on s'aperçoit que l'objet destiné à recueillir votre flamme n'a répondu à votre appel que par souci d'étréner une lingerie de luxe ? Tout autre argument ne valait pas d'être considéré, Boris n'étant ni meilleur ni pire qu'un autre, plutôt meilleur, semblait-il, oui, sans conteste, nettement meilleur. Ensemble ils avaient construit un foyer, quinze ans de vie commune conquise à l'arraché, de tempêtes en accalmies. Maintenant ils communiquaient à la perfection, leurs amis voyaient en eux le modèle du couple moderne, et Tania parcourait les petites annonces et le courrier du cœur.

Elle rédigea une lettre à l'intention de l'écrivain de cinquante ans. Elle avait choisi d'adopter un ton léger. « Voilà deux heures que je médite devant votre annonce », commençait-elle, pour notifier discrètement son trouble et la surprise qu'une telle chose fût possible. « J'y réponds pour faire cesser un état d'indécision préjudiciable à mes activités domestiques et à ma production littéraire... » (Tania était assez fière de cette phrase qui laissait entendre qu'elle était chez elle, disponible, et cependant munie d'un travail intéressant : elle s'occupait en effet bénévolement de la rédaction du bulletin d'une association de handicapés). « Je suis moi aussi », poursuivait-elle, « pas libre. Amoureuse de l'amour, et, accessoirement, universitaire. J'ai 39 ans, 1m75, 63 kg, belle dit-on, sexy peut-être » (ici Tania pensa qu'elle avait évité l'écueil d'une présentation par trop physique en introduisant le mot « belle » qui laissait présager un éclat venu de l'intérieur, et en suggérant que, peut-être, étant donné ses mensurations et son âge — et, comme elle ne l'ajouta pas, l'acquisition récente de dessous de dentelle — elle pouvait être considérée comme sexy mais que sa modestie ne lui permettait pas de l'affirmer avec certitude) « en tout état de cause passionnée et gaie lorsque l'aventure se pointe dans une aventure discrète et sans lendemain... » (cette formule lui sembla particulièrement appropriée à son désir de vieillir avec Boris, comme



Katharina-aux-yeux-de-biche et son mari) « Pour le reste », termina Tania, « je suis ouverte à tout, y compris à un constat de non-attrance, auquel cas j'aurai au moins une fois dans ma vie cédé à l'envie de répondre à une petite annonce ». Ces derniers mots laissaient entendre qu'il ne s'agissait là que d'un fantasme, qui en tant que tel la satisfaisait déjà pleinement, sans qu'il soit nécessaire qu'on prenne la peine de lui répondre. Néanmoins, elle demanda au préposé des Postes un numéro de boîte postale, qu'elle recopia en dessous de sa signature avant de cacheter l'enveloppe. Cette démarche faite, elle se sentit moralement obligée de poster sa réponse, à cause de ce que lui avait coûté la location de la boîte postale et la caution versée pour la clef, sommes qui auraient été mieux employées à acheter des timbres pour l'association de handicapés. Puis elle sortit et se dirigea vers le mur du bâtiment des Postes dans lequel étaient encastrées une bonne centaine de boîtes. Elle repéra la sienne, et essaya la clef : la petite porte tourna sur ses gonds sans un grincement, sans une hésitation. Elle regarda au fond : elle avait maintenant un espace pour elle toute seule, une petite chambre carrée et propre, de la taille d'un nid, de deux mains jointes. Elle referma soigneusement le battant, donna un tour de clef, et mit la clef dans son porte-monnaie. Puis elle regarda autour d'elle. Des gens passaient, c'était la sortie des bureaux. Elle se mit à marcher lentement, comme saoulé : chaque homme qu'elle croisait aurait pu être l'écrivain amoureux de l'amour. Tout à coup, son existence était pleine de regards d'inconnus, d'épaules et de jambes d'inconnus, et des variations infinies de leur démarche. Une complicité brutale foulait le trottoir où elle allait, docile, cherchant à capter des expressions, à deviner des visages, à en imaginer l'ombre penchée sur son corps paré de lingerie fine. A la maison, en préparant le repas du soir, et tandis que Boris déposait un baiser sur son front, elle eut soudain l'impression de porter sa boîte postale entre les deux yeux, comme un tiroir secret ou une boule de cristal où l'on pourrait contempler le passé et l'avenir. Le passé était blanc et raide, aussi lisse qu'un visage de madone. L'avenir... chatoyant ! Des couleurs d'arc-en-ciel tournant en girandole, vibrant comme la queue d'un paon. Parade ! Éclats ! Miroitements ! Tel était l'avenir s'annonçant dans la boîte, vide pour l'heure, et comme telle investie de toutes les attentes. Et il fallait attendre quelques levées postales, trois ou quatre jours à tout le moins, pour revenir tourner la clef en quête d'une réponse de l'écrivain, d'un rendez-vous peut-être, proposé d'une encre fine, d'un tracé vigoureux... ! L'esprit de Tania s'emballait. Elle transpira abondamment cette nuit-là.



Le lendemain elle proposait à Boris de se rendre au Musée d'Art Ancien. C'était pour elle un lieu d'élévation et de partage conjugal auquel elle avait recours dans les moments critiques, car la vision des tableaux les apaisaient tous deux et il n'était pas rare qu'une conversation s'ensuive, riche d'impressions partagées.

« Curieux... » se disait Boris à l'instant où Tania méditait devant la femme à la mouche. Il contemplait deux paysages anthropomorphes placés l'un à côté de l'autre. Certes, il connaissait l'existence des tableaux d'Arcimboldo, ces physionomies humaines composées de fleurs ou de fruits, mais jamais il n'avait vu de paysages utilisés à des fins semblables. Ceux-ci, d'un artiste anonyme, étaient moins remarquables par leur qualité picturale que par l'ingéniosité déployée dans la disposition des éléments — collines, étangs, faune et flore — supposés figurer des parties du visage. Le premier paysage, fait de reliefs anguleux, promontoires, rochers, chemins encaissés, présentait au regard attentif les traits d'un visage d'homme.

Boris y chercha en vain quelque révélation autre qu'anatomique : rien, dans les petits personnages ou le bétail dissimulé à hauteur de front ou de menton, ne lui apprenait plus que ce qu'il ne savait déjà.

Par contre, le paysage « féminin » était plus révélateur. Les collines douces n'avaient rien d'original, non plus que le cordon de brebis dessinant comme un collier à la base du cou. Mais les yeux étaient surprenants : l'artiste avait figuré l'œil gauche sous la forme d'une église au clocher aérien enchâssé comme un bijou dans la colline ; l'œil droit, quant à lui, scintillait dans un fourré et Boris dut s'approcher pour en distinguer les détails. Il aperçut alors un couple minuscule s'embrassant sous un arbre. L'homme avait un chapeau, et la femme était dénudée jusqu'à la ceinture.

« Tania », cria Boris, et sa voix fit se retourner les visiteurs, « viens voir ! » Tania traversa la salle et vit. Elle vit l'église et elle vit le couple s'étreignant dans les buissons. Elle se dit que, vus de loin, ces yeux si différents l'un de l'autre devaient être porteurs d'un éclat unique, quelque chose comme le regard troublant des biches. Elle pensa à l'écrivain amoureux de l'amour qui cherchait une complice sexy. Elle se demanda de quel amour il parlait, et si elle



aurait le courage de relever son courrier dans la boîte postale. Elle se sentit soudain très lasse. A presque quarante ans, en effet, il arrive que l'on ait simplement envie de se coucher comme un paysage en se contentant de regarder le ciel avec un œil sacré et un œil lubrique tout en laissant courir un cordon de brebis sur son cou. Ne peut-on faire cela toute seule, se demandait Tania, et faut-il toujours être sous le regard d'un homme ?

Quoi qu'il en soit, elle était sûre d'une chose : jamais elle ne serait comme la femme à la mouche, car personne dans ce musée, et, par extension, sur la terre entière, n'ignorait maintenant qu'elle était liée à un bel homme à la voix sonore, sensible aux œuvres d'art. « Non, personne », se dit-elle, « même si je devenais, un jour, la maîtresse d'un écrivain ».

Joignant le geste à cette pensée réconfortante, elle appuya sa tête contre l'épaule de Boris. Puis elle l'embrassa dans le cou, et, à travers lui, elle embrassait tous les hommes du passé et de l'avenir, parmi lesquels figuraient l'époux au teint frais de la douce Katharina, le mari volage de la vendeuse de lingerie, et peut-être (comment en être sûre ?) une forme vide sous laquelle il eût été opportun d'indiquer : « Écrivain de cinquante ans, libre, amoureux de l'amour... ».

